

Plus y a de gens, moins y a de gens.

Amaro se tenait là, sur ce pont de béton. La ville était un échafaudage humain, chaque parcelle d'espace remplie, saturée par une présence qui vous engloutissait. Il n'y avait pas de vide, juste des corps, des murmures écrasés, des respirations partagées. Toujours d'autres. Toujours.

En bas, le fleuve humain s'étendait, une masse grisâtre, errant sans but, vivant et mourant sans laisser de trace. Même sur ce pont, où il cherchait l'air, il n'échappait à rien. Des regards se perdaient dans l'indifférence, des gestes effleuraient le sol sans y laisser de marque. Deux hommes chuchotaient, une femme vérifiait son portable pour la énième fois, comme piégée dans un tic nerveux qui était devenu sa seule certitude. Ils étaient là, mais absents, des figurines sur un fond mouvant, une existence partagée mais jamais vécue. Chaque mouvement réglé d'avance. Chaque visage, de la peau inanimée, noyée dans la chair de l'asphalte.

Et sous ses yeux, la ville respirait lentement, un monstre haletant, sa carcasse de ferraille et de béton prête à se redresser, à grogner encore. Trajets répétitifs, regards vides, silences déchirés par des gestes mécaniques.

Il détourna le regard, le fixant sur un panneau clignotant juste au-dessus de la rue, une lueur froide et indifférente, une de promesse sans fond. "Plus proches, plus forts !" Le slogan défilait en lettres vertes, malades, tombant dans l'air comme des mots vides, répétés machinalement par la ville. Une évolution qu'Amaro ne saisissait plus, une promesse d'un avenir où l'individu n'était plus qu'un fragment de chair compressé dans l'engrenage d'un corps gigantesque, se traînant sans fin, sans raison, simplement mû par l'instinct de se nourrir de sa propre putréfaction.

« Tu sembles pensif » s'enquit une voix derrière lui. Lucia, toujours là, à la lisière du réel et du songe. Elle se tenait immobile, presque éthérée sous les néons fatigués, avec ses yeux trop clairs, glacée.

« Je réfléchis pas » rétorqua Amaro, la voix brisée et les yeux toujours rivés sur la ville. Il n'avait pas besoin de la regarder pour savoir qu'elle était là. « J'essaie juste de trouver une vraie bouffée d'air. »

Lucia sourit, un sourire qui naissait de cette certitude qu'elle portait en elle. « De l'air ? Ici ? », dit-elle, le regard ancré quelque part entre raison et folie. « Amaro, regarde. Regarde vraiment. Même ça, c'est pris. Nous partageons tout, enfermés dans cette même cage d'air vicié. Ce que nous respirons, ce sont des restes de vies trop pleines. L'air lui-même est saturé de tout ce qu'on a laissé derrière. La ville empeste nous. »

Amaro sentit la frustration l'envahir, une chaleur sourde qui se propageait dans son ventre. Leur moment de lucidité était déjà contaminé.

« Un désir qu'on avale tous, juste pour tenir », murmura-t-il, son visage figé dans une expression de résignation. L'indifférence, insidieuse et corrosive, le rongea peu à peu. Lucia le fixa, de son regard glacial. Elle fit tourner un vieux briquet entre ses doigts, sans jamais l'allumer. « Alors dis-moi, Russo. Toi, tu veux avaler quoi ? L'air ? La foule ? Ou autre chose ? »

Il tourna légèrement la tête, un sourire amer en coin. La barbe rousse grisonnante, l'haleine marquée par l'alcool de mauvaise qualité, chaque clignement de ses yeux cernés était lourdement ponctué d'un désir de fuir. Il avait l'espoir, à chaque ouverture des paupières, de se retrouver ailleurs. « Peut-être juste un peu de silence. Un coin rien qu'à moi. Mais ça n'existe plus, hein ? » Plus ici. »

Elle haussait les épaules, exhalant un souffle entre le soupir et le rire. « Le silence ? Tu peux l'oublier, ici, même le vide est occupé. »

Elle lui jeta son briquet et Amaro l'attrapa machinalement ; la sensation du métal froid lui était agréable, il le serra contre sa paume. L'objet usé, témoin de gestes répétés, de nuits sans feu pleine d'attente.

« Adieu Lucia »

Ces mots se noyaient alors dans le bruit ambiant, Lucia ne répondit pas. Elle était déjà plus qu'une forme s'ajoutant à la carcasse de la ville. Une longue expiration échappa à Amaro, sa main moite caressant le briquet en quête de réconfort.

Les marches se succédaient sous ses pieds, chaque pas étouffé par celui des autres. Le flot humain se resserrait autour de lui, les corps se frôlant, se pressant, une masse enchevêtrée. Il se frayait un chemin, chaque épaule effleurant l'autre, chaque contact une piqûre de rappel : il n'y avait ni espace, ni séparation, pas d'échappatoire. Le soleil, brûlant, perçait à travers le voile de pollution, frappant sa nuque de ses rayons cuivrés, tandis que la transpiration rendait chaque mouvement plus fluide, les corps glissant les uns sur les autres, liés par la chaleur et la compacité de l'air.

Un homme, titubant, émergea de la foule, comme si le poids de l'instant l'avait soudainement écrasé. L'air ivre, ou simplement dévasté par la vie. Il s'effondra sur le bitume. Le monde continuait de tourner, indifférent. La foule contourna l'homme, sans s'arrêter. Une fluidité inquiétante. Personne ne s'arrêta. Il était insignifiant. Amaro se figea un instant, observant la scène. Le visage de l'homme était marqué, fatigué, presque absent. Ses yeux étaient noyés dans une lassitude absolue. Une pulsion traversa Amaro, violente, primitive. Tendre la main, dire un mot. Briser l'indifférence. Mais il n'en fit rien. Ses doigts se crispèrent, puis se détendirent. La pression de la foule était trop forte. Il écarta son regard et se fonda dans le flot. L'homme disparut comme une pierre emportée par les eaux sombres.

Sans y prêter attention, il continua d'avancer vers la gueule de la ville, happé comme un corps promis à la digestion. L'entrée béante palpitait, une brèche noire, suintante d'un air lourd et irrespirable. Le souffle des machines, fétide et moite, rampait sur les murs, s'insinuait dans les chairs. Les néons, éclatés comme des dents pourries, luisaient d'une lueur caustique. Sous ses pas, le sol vibrait, un frisson organique, sous la peau du colosse urbain, battait un cœur énorme, affamé. Plus Amaro s'enfonçait dans l'abîme, plus les corps se pressaient, une masse informe de viande moite et fétide, amalgamée dans une promiscuité asphyxiante. Les usines lapaient la foule avec une lenteur vorace. Parfois, dans un spasme, elles recrachaient des travailleurs vidés d'essence, pantins de fatigue expulsés comme des restes inutiles. Le sol exhalait un son gras, des clapotis visqueux sur une pellicule de suif noirci, souillée par l'usure et la crasse du temps.

Amaro suffoquait. L'air, saturé de chaleur et de puanteur, le dévorait à chaque inspiration. Une pression sourde l'étreignait, s'enroulait autour de lui. Ses poumons peinaient à se remplir, chaque souffle était un effort herculéen, une lutte désespérée contre l'étau de la ville qui se resserrait autour de lui. Sa gorge se serra, ses veines battirent sous sa peau, pulsatiles et douloureuses. L'odeur de l'asphalte brûlé, de la sueur, du métal et de la poussière de décombres s'entrelaça dans son nez, s'insinua jusque dans ses tripes. Le monde se rétrécissait, tout se fondait dans une mélasse fiévreuse, d'odeurs et de bruits. Son cœur cognait dans sa poitrine tandis que dans son esprit tout s'effondrait.

Ses jambes flanchèrent. Le sol. Ses mains griffèrent la suie et le bitume, cherchant une prise. Il était englouti. Les corps continuaient de glisser autour de lui, aveugles, leurs visages absents. Il tourna la tête et croisa un regard. Celui d'un homme qui, comme lui, semblait pris dans une torpeur. Peut-être qu'il y avait encore un peu de vie derrière cette vitre cassée. Amaro sentit le frisson d'une reconnaissance douloureuse. Il tendit la main, lentement. Un appel à l'aide.

Rien.

L'homme, sans détourner les yeux, fit un pas de plus, comme si rien ne s'était passé, comme si Amaro n'avait jamais existé. Et la main, qui n'avait trouvé aucune réponse, retomba lentement, lourde de son propre échec.

Il roula sur le côté, la sueur coulant sur son visage, et la saleté du sol se mêla à ses pensées. Les battements de son cœur ralentissaient. Tout ce qu'il avait été se dissolvait. Il n'était plus un corps, mais un morceau d'asphalte, une fissure sous la semelle des passants. Il voulut crier, mais le cri resta coincé. Pas une larme, pas un souffle. Il n'était plus rien, pas un nom, pas une âme. Il avait disparu, comme un mot oublié, une pensée égarée, avalé en un instant et digéré par ce gouffre où rien ne restait, si ce n'était la faim, le vacarme, l'absence.